

LA CATHEDRALE NOTRE-DAME DE PARIS

Chacun se souvient de la sidération qui l'envahit et qui envahit les foules immenses et bigarrées qui contemplaient le terrible incendie de la charpente de la Cathédrale. C'était le lundi saint 15 avril 2019. En quelques heures tout fut consumé. Le Président de la République renonça à l'allocution à la Nation qu'il devait prononcer ce soir-là et se rendit sur place. Empêtré dans la laïcité à la française, il n'osait pas parler de cathédrale et d'église catholique. Mgr Michel Aupetit, Archevêque de Paris, lui fit remarquer que ces mots n'étaient pas des gros mots et qu'il pouvait les dire ! Ainsi commençait un bras de fer sur le cultuel et le culturel qui s'acheva heureusement comme on sait.

Malgré les relations délicates entre l'Eglise et l'Etat, reconnaissons que le Président, qui avait dans l'œil de mire les Jeux Olympiques de Paris 2024, prit rapidement les bonnes décisions. Les Monuments historiques, normalement en charge de la Cathédrale, ne furent pas les maîtres d'œuvre mais un Etablissement public ad hoc que dirigea de main de maître le Général Georgelin, ancien chef d'Etat Major des Armées avec une équipe pluridisciplinaire qui se révéla efficace. Décédé trop tôt à l'été 2023, son adjoint, Philippe Jost, un ingénieur général d'Armement lui succéda. J'ai aimé la réflexion du général : « le commandement est un exercice de discernement. La méditation, prier, se mettre devant Dieu est le meilleur moyen d'y parvenir ». Il fit l'unanimité autour de lui, à la fois chef et homme de terrain, donnant des ordres précis et encourageant les différents corps d'état en se rendant sur place. Cette reconstruction de la Cathédrale fut une affaire de la France et du monde entier, ce qui en dit long du rayonnement de l'édifice. Cette restauration ne coûta pas un sou à l'Etat. 350 000 souscripteurs apportèrent 1 milliard d'Euro. Jusqu'ici, 750 000 furent dépensés. On sait que la restauration n'est pas achevée, le chevet de la Cathédrale demande des travaux urgents qui vont encore durer trois ans.

J'ai eu la joie d'être invité en qualité de membre de l'insigne Chapitre de la Basilique métropolitaine Notre-Dame de Paris à faire l'entrée solennelle dans la Cathédrale en précédant le Président de la République française et l'Archevêque de Paris, et à assister au réveil de l'orgue, selon un protocole officiel minutieux.

Je me propose de vous parler de l'origine, du rôle et de l'avenir de la Cathédrale.

La Cathédrale fut construite de 1163 à 1225, initiée par Maurice de Sully. A cette époque-là, la France se transforme profondément par l'essor des villes et

l'émergence d'une classe moyenne qui cherche à s'affranchir des contraintes féodales. La capitale en l'île de la Cité veut exprimer un équilibre entre la couronne et l'Église avec le palais royal à l'Ouest et le palais épiscopal à l'Est. Il fallait donc une cathédrale à la hauteur telles celles de Sens (1135), de Noyon (1140) ou de Laon (1155), ou encore de Saint-Denis, une église monumentale dans le style français qu'on appellera quatre siècles plus tard, par dérision, style gothique. L'impressionnante charpente de la toiture, qu'on appelait la forêt, assure par son poids la stabilité de l'édifice. Déjà trop petite, on procéda à des travaux d'agrandissement dès 1225, des chapelles latérales, qui s'insèrent bien dans l'existant. Elle fut, à cette époque, la plus grande église de l'Occident. On ajouta vers 1250 une modeste flèche sur la croisée des transepts. Cinq architectes, maîtres d'œuvre, d'exceptionnelle compétence et discrétion, se sont succédé dans la dignité de l'anonymat. A l'époque, elle était beaucoup plus haute que les autres en culminant à 65 m., 20 m. de plus que celle de Sens. Pour cela, on bâtit des voûtes sexpartites légères de 15 cm d'épaisseur contre plus de 30 à Sens et des arcs-boutants audacieux pour soutenir haut les murs ajourés pour laisser passer la lumière. D'où l'importance des roses qui font 9 m. de diamètre. Ainsi cette église, bien inscrite dans le tissu urbain, fut dès l'origine d'une grande homogénéité exprimant la foi du Moyen-Âge. C'est la foi qui l'a conçue comme un signe. Dieu demeure invisible, au-delà de tout lieu : « ainsi parle le Seigneur : le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds ! où donc me bâtirez-vous une maison ? (Is 66,1) » ; mais la beauté préfigure l'unité et l'harmonie finales où il conduit le monde : une hymne du 8^{ème} siècle pour la consécration des églises, *Urbs Jérusalem beata*, entrevoit dans le bâtiment la « cité bienheureuse appelée vision de paix, qui se construit dans les cieux avec des pierres vivantes ». La cathédrale ne se contente pas de symboliser la vocation humaine à l'unité dans le Christ : par la liturgie dont elle est l'écrin, par son agencement intérieur, par les œuvres qu'elle renferme, elle en est le creuset vivant. Les variations internes du bâtiment, au fil des siècles, n'ont eu d'autre visée que de rester fidèle à cette fonction immuable : servir, via le temple de pierres, la constitution du vrai Temple, l'humanité accueillant en Marie Celui qui vient être sa consolation et son salut. Le projet diocésain pour le réaménagement de l'édifice s'inscrit dans cette lignée séculaire où la diversité des formes ne perd jamais sa cohérence puisqu'elle se reçoit de l'unique appel du Christ. C'est donc inséparablement Lui que l'Église écoute en méditant la longue fidélité culturelle sédimentée dans ce qu'on nomme aujourd'hui « patrimoine » ; et c'est Lui qu'elle expose dans l'ensemble de l'espace intérieur, parce que c'est lui qu'elle veut offrir à connaître, « le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité » (He 13, 8).

Grosso modo, ce projet fut respecté au cours des siècles. Mais ce ne fut pas sans drame. La Renaissance, avec son retour à l'Antique, considérait comme barbare l'art gothique. Certes l'église-cathédrale restait le centre du pouvoir épiscopal, mais par son caractère gothique, elle s'isolait ou on l'isolait du reste de la ville. Le concile de Trente ne donna pas d'indication précise sur la construction des églises, mais les nouveaux ordres religieux imprimèrent leur style, par exemple avec le style baroque, puissant moyen d'évangélisation qui contrecarrait l'austérité protestante. On prit l'habitude d'isoler la cathédrale gothique. On développa les parvis en détruisant toutes les habitations autour – pour Paris cela prit un certain temps sans doute parce que le pouvoir royal quitta la Cité. Le concile de Trente était assez précis en matière liturgique. Si, en raison du gallicanisme, il mit un certain temps à s'appliquer en France, il finit par s'imposer. L'espace intérieur se trouve modifié par cette réforme. Ainsi, le Jubé fut-il détruit. Au cours de la restauration, on a retrouvé les vestiges enterrés dans le transept (l'enterrement dans l'espace sacré est une marque de respect pour l'œuvre détruite parce que devenue inutile – ainsi fait-on encore aujourd'hui des statues cassées ou mutilées). Viollet le Duc en avait déjà exhumé des morceaux, heureusement conservés. Bientôt, on sera à même de reconstituer le Jubé dans son ensemble. Mais il ne sera pas question de le remettre en place.

La première révision de large ampleur vient du Grand Siècle où le chanoine de la Porte dont la sépulture a été retrouvée joue son rôle. A cela, deux raisons : d'abord le lien toujours plus étroit entre la cathédrale et la monarchie avec le monument du vœu de Louis XIII – la piéta de Nicolas Coustou (1723) – et l'idée inaboutie de déplacer le maître-autel vers le transept en dressant un baldaquin façon Saint Pierre de Rome ! Ce fut aussi l'époque des Mays. Ces Mays donnaient à voir les Actes de Apôtres et l'Évangile. Ils ornaient la nef et trouvaient leur prolongement dans les toiles suspendues au-dessus des stalles canoniales. Le mouvement était donné depuis la nef jusqu'au monument du vœu de Louis XIII et la gloire dans le fond – comme celle de Saint-Pierre de Rome – polarisait l'attente de la venue salvatrice du Seigneur.

La Révolution française fut une vraie catastrophe, cassant toute la statuaire ou presque, érigeant un autel de la Patrie ; Napoléon modifie l'espace pour son sacre et en fait rétablir un nouveau jubé.

Heureusement Viollet-le-Duc vint. Il a bénéficié de la réclame que lui fit Victor Hugo avec sa Notre-Dame de Paris, roman qui eut un succès considérable. Avec la collaboration financière énergique d'un autre chanoine, le chanoine de Place, la restauration offre un programme visuel harmonieux aux chapelles latérales : elles reçoivent un décor richement coloré. L'architecte est conscient qu'une telle unité n'a jamais existé auparavant, mais il désire ainsi explicitement raviver la pensée-mère inaboutie de l'édifice. Une double cohérence s'instaure, avec d'une part le chœur et la nef, et d'autre part l'ensemble coloré des chapelles des collatéraux et le déambulatoire. Le traitement de la lumière suit une logique différente : vitraux de grisailles dans les chapelles latérales (sauf une) et les baies hautes de la nef ; préservation des grandes roses du transept et recréation d'un appareil de vitraux historiés dans les baies hautes du chœur et des chapelles rayonnantes. L'éclairage est unifié avec l'installation de bras de lumière, des lustres et de la couronne à la croisée du transept. C'est Viollet-le-Duc qui érigea la fameuse flèche qui portait la hauteur de l'édifice à plus de 90 m. Viollet-le-Duc, bon connaisseur du Moyen-Âge, sauva la Cathédrale tout en lui imprimant sa marque : elle est plutôt cohérente. Détail amusant : il refit la série des rois d'Israël et de Juda que les révolutionnaires avaient détruites croyant y voir les représentants de la monarchie. L'un d'eux a le portrait de Viollet-le-Duc lui-même !

Les péripéties de l'histoire ont comme providentiellement maintenu, et même renforcé, le culte spécial de la Passion du Christ dans la Cathédrale. Passés les soubresauts révolutionnaires qui ont fait disparaître tous les reliquaires, en 1805 le chapitre de Notre-Dame se voit confier par l'archevêque, le cardinal de Belloy, un bois de la Vraie

Croix issu de la Sainte-Chapelle, et l'année suivante la relique insigne de la Couronne d'épines.

Enfin, le 2^d concile du Vatican avec sa réforme liturgique accentua la tendance à mettre le maître-autel au-delà des grilles du chœur de Viollet le Duc qui disparurent. Ainsi l'autel fait désormais le lien entre la nef des fidèles et le chœur des chanoines.

Extérieurement, Viollet-le-Duc et Haussmann étendirent démesurément le parvis, isolant davantage la Cathédrale. Est resté, symboliquement et heureusement, l'Hôtel-Dieu qui n'est pas celui du Moyen-Âge. L'archevêché fut incendié à la révolution de 1848 et remplacé par un jardin qui comprend le presbytère pour le logement de l'Archiprêtre et de ses collaborateurs. Nous sommes loin des préoccupations du Moyen-Âge où l'Eglise cathédrale voulait être au milieu du peuple. Le parvis alors servait de place du marché. Les discussions au sujet de ce parvis se poursuivent avec la Mairie de Paris.

A travers ce qui vient d'être dit, vous percevez, je pense, l'ordonnancement de l'espace. La Cathédrale présente un plan basilical à cinq nefs. La nef centrale avec sa hauteur et sa clarté élève l'âme et la prépare à la célébration des mystères sur l'autel qui se trouve non pas à la croisée des transepts mais plus à l'est, tout près du chœur. L'espace est fermé par la pietà théâtrale du vœu de Louis XIII, elle-même surmontée par la croix contemporaine de Marc Couturier. Le plan de la basilique évoque la croix. Notre-Dame conduit donc au Christ et au mystère de la rédemption. Le souci de l'Eglise est d'être ouverte et accueillante à tout le monde. L'Eglise parle à tous, qu'on soit fidèle, pèlerin ou visiteur.

La porte de l'église étant le baptême, la principale innovation a consisté à faire entrer tout le monde par le portail central, dit du Jugement dernier, et de dégager un espace, un narthex, entre les énormes piliers du début de la nef pour y implanter le baptistère dû à Guillaume Bardet

en plein milieu. En effet, aujourd'hui les baptêmes d'adultes sont de plus en plus nombreux et c'est l'évêque qui baptise en sa cathédrale. Une fois baptisé, on entre pour la célébration des mystères dans l'espace que j'ai décrit. Malheureusement, l'idée de circulation est contrecarrée par les chaises qui sont indispensables dans la mentalité française. Ces chaises sont cependant conçues de telle sorte qu'elles soient discrètes et qu'elles puissent être empilées et remisées en un lieu souterrain désormais accessible par un monte-charge.

La visite de la Cathédrale est organisée par une circulation dans les nefs latérales en respectant tous les aspects patrimoniaux, liturgiques inscrits dans l'histoire de Notre-Dame. L'ordre d'exposition qu'on va suivre épouse autant que possible le chemin spirituel auquel Notre-Dame elle-même invite quelle que soit la proximité du visiteur avec la foi chrétienne. On commence par le côté nord, appelé allée de la Promesse, cette allée étant dédiée aux préfigurations de la venue du Christ. Chaque chapelle reçoit donc sa titulature d'une figure associée à un thème de l'Ancien Testament, selon la tradition de la typologie chrétienne où chaque expérience de Dieu incarnée par un patriarche, un prophète, un roi, est interprétée comme une pierre d'attente du Messie. Noé rappelle, par le déluge traversé, la première annonce baptismale du salut de toute la création. Abraham, par sa foi, devient le premier témoin d'une bénédiction promise à tous les clans de la terre. Moïse, à travers les eaux de la mort, conduit le peuple de Dieu à la liberté qui le fonde. Isaïe aperçoit le Serviteur dont les blessures sauvent l'humanité. La prière de David chante l'espérance d'une vie plus forte que la mort. Salomon reconduit toute sagesse humaine à l'éternelle Sagesse divine.

L'abside est résolument christologique avec le déambulatoire qui raconte la vie de Jésus, l'enchaînement des séquences conduit à la Passion avec dans l'axe de l'édifice la Couronne d'épines. Cette chapelle axiale permet la vénération, voire le toucher des reliques de la Passion. L'allée sud est appelée allée de la Pentecôte et évoque la sainteté des

membres de l'Église qui est à Paris, avec Ste Clotilde, Saint-Vincent de Paul, Saint Denys, Sainte Geneviève et Saint Paul Chen, martyr de la Sainte Enfance.

Il n'a pas été possible de mettre les Mays dans la nef ; ils sont donc exposés dans les chapelles latérales. Par contre, de chaque côté – allée de la Promesse ou allée de la Pentecôte – se trouvent des espaces de recueillement, de prière et de confession.

Manifestement un gros effort a été fait pour faire ressortir la cohérence profonde de l'édifice dans sa continuité historique sans en faire un musée du patrimoine (souvent accompagné d'une idéologie passéiste). Le plus grand compte a été tenu des visiteurs très nombreux 15 millions/an à qui il n'est pas question de faire payer leur entrée. (L'Église de France y est fermement opposée, forte de l'expérience que les Églises d'Italie et d'Espagne regrettent). Par contre, l'inscription gratuite à la visite n'est pas exclue pour fluidifier le flot des visiteurs.

L'aménagement de la Cathédrale a fait couler beaucoup d'encre. De tout temps, les normes liturgiques disposent qu'à côté de l'autel (Guillaume Bardet) dont on a vu combien il est central, la proclamation de la Parole qui accompagne nécessairement toute célébration soit mise en valeur par un lieu distinct de la présidence et du pupitre du chantre. Enfin, le siège épiscopal doit rendre compte de la signification du lieu. La cathédrale est un adjectif d'origine grecque, normalement accolé au mot église formant l'église cathédrale, l'église où il y a le siège épiscopal. Cathèdre veut dire chaise ; l'hymne acathiste chère aux Orientaux se chante sans chaise, c'est-à-dire debout. Ce siège ou cathèdre, doit être distingué des autres sièges de célébration par un haut dossier. (Le siège de présidence, en l'absence de l'évêque, est normalement une chaise curule.) Ainsi, dans son église-cathédrale, l'évêque marque son pouvoir – il préside – il célèbre et il enseigne. Les fameux tria munera de gouvernement, de sanctification et d'enseignement. S'ajoutent à ces éléments de mobilier, d'autres qui

sont relatifs à la Sainte Réserve et aux trophées de la Passion, dont l'insigne relique de la Sainte Couronne d'Épines.

Et maintenant qu'ajouter ? Je pense avoir exposé la cathédrale dans son histoire et dans sa réalité et avoir montré sa signification et son rôle. Je dirais que nous revenons de loin. J'ai connu l'époque où la cathédrale de Paris était déserte, réduite à l'état de paroisse des habitants de l'Île de la Cité. On doit au chanoine Berrar de l'avoir réveillée dès la fin des années soixante (1960) en renouvelant la liturgie, et spécialement le chant choral et, surtout, en attirant l'archevêque à y célébrer chaque dimanche, ce que fit le cardinal Lustiger. Le cardinal, qui a eu ses errements de jeunesse en matière liturgique, voulait que la liturgie de la cathédrale fût exemplaire et modèle pour toutes les paroisses. Il a veillé personnellement à la qualité des différents personnels, aussi bien le clergé que les chanteurs (et chanteuses), les organistes de l'orgue de chœur et du grand orgue.

Depuis lors la cathédrale est le lieu diocésain où on voit son évêque, où on vit la prière et les célébrations du diocèse. Malheureusement, le chapitre des chanoines est trop dispersé pour qu'il puisse remplir son office canonial des heures. D'autre part, le renouveau de la dévotion à la Sainte Couronne d'épines, avec son accent sur la Passion de Notre seigneur, a aussi un rôle œcuménique, tant d'Orthodoxes venant la vénérer.

La cathédrale, dans son fonctionnement, est en progrès. Je vous donne cette réflexion de Jean-Marie Dutilleuil, architecte de renom qui a eu la grâce de bâtir plusieurs églises (ce qui est le rêve de tout architecte) : (je le cite longuement) *Lorsque le pape saint Jean Paul II a appelé des jeunes du monde entier, les évêques et les prêtres à converger périodiquement en un lieu particulier de la planète où il venait les rencontrer, il avait bien conscience de bâtir, fût-ce de façon éphémère, des cathédrales pour notre temps. Quelque temps avant le grand rassemblement de ces « Journées Mondiales de la Jeunesse » à Paris en 1997, il déclarait : « Ce rassemblement (de Paris) sera le rassemblement des pierres vivantes qui font l'Église ».*

Et la presse, rendant compte du rassemblement de Longchamp, parla effectivement d'une cathédrale. IL n'y avait ni mur ni voûte autour de ce rassemblement, simplement un axe, le rythme des tours de retransmission, quelques projecteurs vers le ciel, et des jeunes rassemblés par groupe de 3000 au nom

de Jésus-Christ, priant et méditant sur la question : « Maître, où demeures-tu ? » Et le pape regardant la foule, la cathédrale qu'il avait lui-même bâtie, répondit : « Le Christ habite son peuple qui a plongé ses racines dans les peuples de la terre ». La cathédrale est devenue ce jour-là un édifice universel.

Notre époque est héritière de ces événements récents. L'expérience physique produite par ces grands rassemblements a marqué de façon indélébile ceux qui y ont participé et qui, aujourd'hui, convergent vers les cathédrales pour y percevoir encore, à travers leur communion fraternelle même, à travers la joie partagée, la présence du Christ.

Mais pour jouer pleinement leur rôle, les cathédrales doivent à la fois permettre et signifier pour notre siècle cette joie partagée... Les chrétiens de ce siècle, marqués par le monde indifférent qui les entoure, sont les héritiers d'un formidable instrument, la cathédrale. La cathédrale où souffle l'Esprit lorsqu'ils s'y rassemblent, la cathédrale qui peut montrer au monde quel bonheur vivent les disciples du Christ lorsqu'ils se rassemblent pour vivre une liturgie... Ainsi rassemblés dans la cathédrale, les chrétiens sont en fête.

Et notre architecte de se demander comment composer de tels espaces dans chaque cathédrale et de considérer que les aménagements – et surtout les chaises et les podiums – vont au rebours de qu'il faudrait faire pour créer un espace convivial. Et l'auteur de conclure : Jésus a dit : « viens et suis-moi » ; il n'a pas dit : « viens et installe-toi ». Il a dit : « je suis le chemin » ; il n'a pas dit : « je suis la maison ». Le peuple chrétien est donc un peuple en mouvement, en marche. Les cathédrales, dans leur architecture même, sont faites pour ce mouvement. Cela suppose que les lieux essentiels liés aux sacrements soient disposés et configurés pour permettre une déambulation signifiante de l'un à l'autre. Il ne s'agit pas, pour tous les fidèles, de « voir », mais bien de participer avec leur corps, à l'action. La liturgie (qui étymologiquement veut dire action du peuple) n'est pas un spectacle, c'est un événement.

Je pense avoir répondu à la question de savoir ce que l'église cathédrale a de si particulier à travers le prestige qui illustre la Cathédrale Notre-Dame de Paris. Toute cathédrale est prestigieuse si on lui fait remplir sa fonction.

Province de France de Militia Christi, 14 décembre 2024

Monseigneur Philippe Brizard, Aum. Prov.